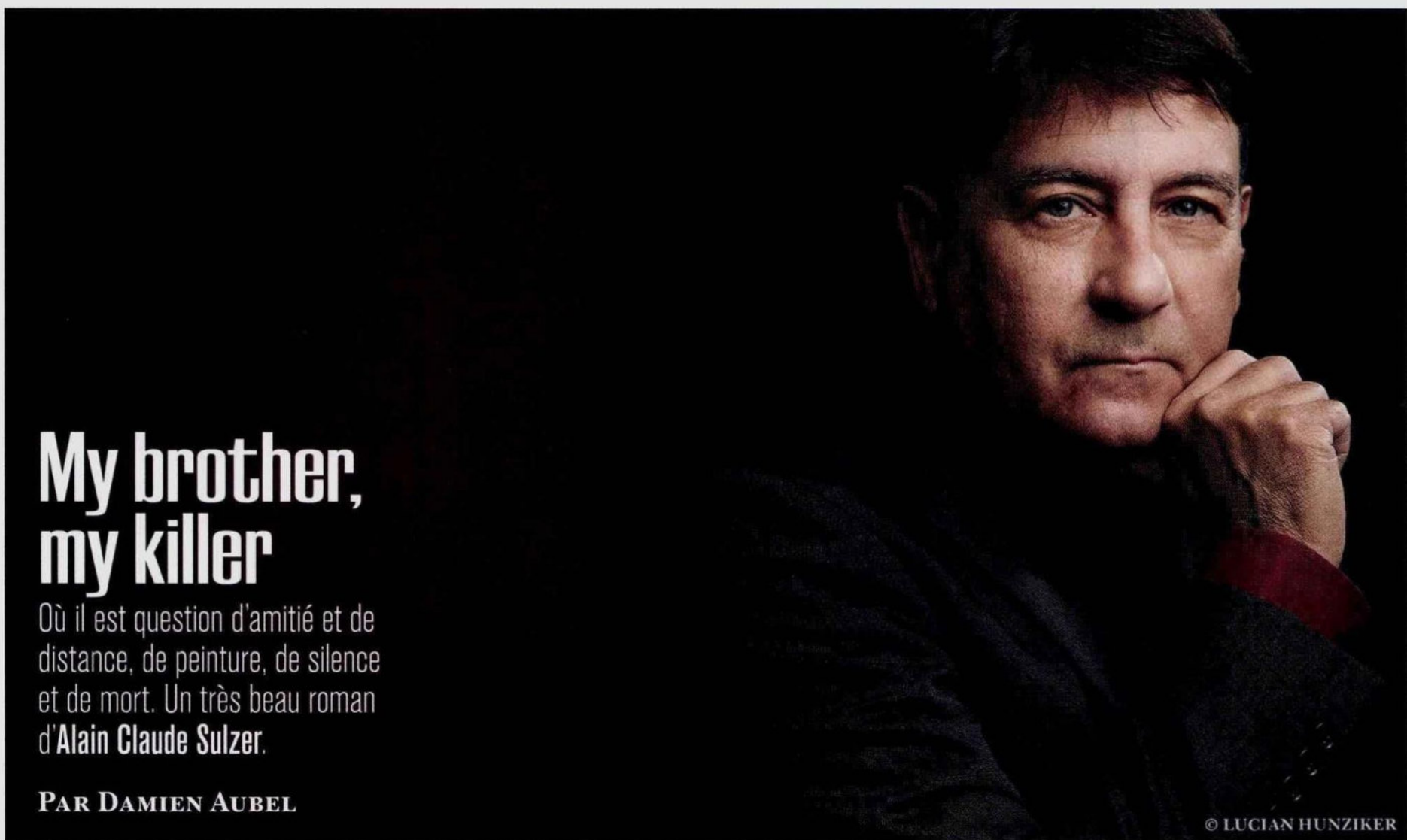


# My brother, my killer

Où il est question d'amitié et de distance, de peinture, de silence et de mort. Un très beau roman d'Alain Claude Sulzer.

PAR DAMIEN AUBEL



© LUCIAN HUNZIKER

Les premières pages me laissent perplexe, cette histoire de deux garçons, liés, à Bochum, en Allemagne, dans les années 60, par une de ces proximités si étroites qu'elle en fait des presque jumeaux, soit, mais fallait-il que tout le reste, espace et rapports familiaux, obéît à une identique loi de symétrie, n'y a-t-il pas là un détachement de l'auteur envers son matériau – un traitement qui affecterait la froideur et l'indifférence mathématiques de l'allégorie – il n'empêche, je poursuis la lecture, des trouées d'étrangeté, de brutalité – ce Dr Höbel qui s'alcoolise clandestinement dans sa cave, la double mort parallèle des mères – viennent déranger le bel ordre de l'édifice, et bientôt je ne suis plus perplexe, mais seulement admiratif devant la façon dont Alain Claude Sulzer a fondu le motif de son roman dans ses partis pris formels et stylistiques, comme dans sa tonalité – car, oui, cette « indifférence » (mot pivot, mot charnière ici) que vient redoubler le dépouillement d'un style sans afféterie – cette indifférence que rompent (comme un coup de pinceau asséné sans ménagement sur une toile vierge, après tout Frank, l'un des deux garçons, ne devient-il pas peintre) des moments de haute intensité, ou des points aveugles dans le récit (celui-ci est rétrospectif et tient compte des faiblesses consubstantielles de la mémoire, aussi les zones d'incertitude, les légers flottements font-ils partie de sa trame, comme s'il s'agissait d'opposer le tremblé de l'incertain à la froideur de la pure observation – le narrateur, l'autre

garçon, est devenu un chef opérateur réputé, un homme de l'image, mais de l'image organisée, analysée) – cette indifférence, au-delà de l'attrait indéniable exercé par le seul argument (une amitié enfantine et adolescente qui se distend, puis les trajectoires de l'un, peintre ignoré du public, mort précocement après s'être plongé dans le bain de l'art new-yorkais et des amours homosexuelles des années 80, et de l'autre, ce chef op passé par la pub, installé désormais en France, dans un mariage qui ressemble plus à une zone de tension géopolitique qu'à une vie conjugale) – cette indifférence est à la fois le moteur et la matière du roman.

Plus même, l'indifférence est le démon qui hante le monde, sur lequel pèse, années 80 et New York bohème obligeant, tout le poids du sida, et les pages qu'Alain Claude Sulzer consacre à la maladie sont la chronique d'une impossible mise à distance – au demeurant, si le monde de l'art, via Frank et tant d'autres, prend l'épidémie de plein fouet, il doit aussi composer avec une autre maladie – celle du silence qui entoure certains artistes, et tel est le cas de Frank, peintre dont les œuvres n'ont aucun retentissement critique, aucun succès commercial, et que le narrateur, après la mort de l'artiste, laissera dormir entre les murs d'un abri de jardin à Aix-en-Provence. Rude et incertain combat, que raconte le livre et qui met aux prises avec ce démon froid, indifférent, qui sévit aussi bien dans l'âme du narrateur que dans l'art!

**F. COMME FRÈRES**

ALAIN CLAUDE SULZER

Traduit de l'allemand (Suisse) par Johannes Honigmann, Phébus, 160 p., 21,50 €



F. COMME FRÈRES

ALAIN CLAUDE SULZER